

Toutes ces contrées célèbres dans l'antiquité, toutes ces cités opulentes, toutes ces nations fortunées sont tombées en décadence parce que leur système de culture consistait à enlever au sol le plus de richesse possible sans jamais rien lui restituer, à toujours prendre et à ne jamais rendre. La production d'abord abondante a diminué dans une énorme proportion. Après avoir donné 200 pour 1, la terre n'a produit que 150, puis 100, puis 50, puis 25, puis cinq, quatre et même trois pour 1. Voilà l'explication vraie de ce mouvement de descente qui a placé les anciens foyers de la civilisation européenne dans la pauvreté et la dégénérescence où nous les trouvons de nos jours.

Si l'Égypte a échappé à ce mouvement descendant, elle le doit à son fleuve, à son Nil, dont les inondations périodiques sont une source inépuisable d'éléments fertilisants.

Il en coûte certainement de descendre si bas, de chercher dans un tas de fumier la cause de certains grands événements qui ont bouleversé le monde; mais nous n'y pouvons rien. Nous devons prendre la vérité où elle se trouve.

L'homme qui sait calculer la marche des faits historiques peut presque infailliblement prédire l'abaissement ou l'élévation des états, simplement en étudiant leur système de culture.

Mais nous n'avons pas besoin d'aller chercher dans les temps anciens et chez les peuples étrangers des preuves à l'appui de nos avancées. Regardons autour de nous, jetons un coup d'œil sur notre propre situation.

Depuis plus d'un siècle, nous avons vécu dans une tranquillité presque parfaite: notre ciel politique s'est constamment montré serein et favorable au développement de l'agriculture; car l'invasion de 1812 et les troubles de 1837 n'ont été que de bien faibles nuages dont l'industrie agricole n'a eu que très peu à souffrir.

Cependant nous n'avons pas progressé autant que nous aurions dû le faire, nos terres se sont appauvries d'une manière alarmante. Il y a un siècle nos exportations dépassaient nos importations; nous récoltions plus que nous ne pouvions consommer et nous vendions à l'étranger le surplus de nos récoltes. Aujourd'hui, les rôles sont intervertis, nous demandons à l'importation une grande partie de nos denrées alimentaires, de nos objets de première nécessité. Malgré l'apport considérable d'une immigration incessante; malgré la force d'expansion de notre race, la population du Canada augmente avec une extrême lenteur; un chancre la ronge, et lui enlève son sang le plus vigoureux.

Ce chancre c'est l'émigration, conséquence inévitable de notre système agricole. Nos terres appauvries ne produisent guère plus de 8 pour 1, les propriétaires du sol ont à peine assez pour satisfaire aux besoins de leur famille et ne peuvent rencontrer les exigences des travailleurs. Ceux-ci poussés par le besoin, abandonnent un pays qui ne leur offre que la misère en perspective et vont vendre leur vigueur et leur santé aux étrangers. Ne pouvant plus exporter de grains, nous exportons du travail, nous le jetons aux quatre vents du ciel, refusant follement les avantages de cet important capital.

Néanmoins, nous ne sommes pas encore en complète décadence, nous progressons, quoique lentement; mais ce n'est pas l'agriculture qui réalise ce progrès. En Canada, comme dans tous les jeunes pays, nous avons deux moyens de devenir florissants: l'agriculture proprement dite et la colonisation.

Le premier moyen nous fait défaut, l'agriculture ne paie plus, nos terres ont perdu leur immense force productive. Nous avons mangé ou vendu la graisse de nos champs, nous

n'avons plus qu'un squelette recouvert de la livrée de la misère et sur lequel nous ne pouvons plus compter à moins que nous ne lui restituions ce que nous lui avons enlevé avec tant d'insouciance: sa fertilité d'autrefois.

Reste donc le second moyen, la colonisation. Ce moyen est excellent, mais c'est un remède insuffisant; il retardera notre ruine, mais il ne guérira pas le mal affreux dont nous souffrons. Surtout il ne peut ramener la richesse dans les vieilles paroisses.

Que le Gouvernement encourage la colonisation de toutes ses forces. Laisant les vieux errements du passé, qu'il accorde une protection efficace aux hardis pionniers qui désirent mettre en culture nos terres à bois, civiliser, pour ainsi dire, nos immenses forêts; qu'il mette sur le même pied le commerce et l'agriculture; qu'il multiplie les chemins, qu'il réduise le prix des terrains à coloniser; qu'il offre des primes aux défrichements. Voilà la seule politique rationnelle qu'il doit suivre.

Cependant, nous le répétons, cela ne suffit pas. La colonisation n'est pas un remède, elle n'est qu'un calmant. Le remède à notre situation, c'est l'amélioration du système de culture, c'est la fertilisation des terres, c'est l'emploi des fumiers. Le cultivateur canadien s'est ruiné parce qu'il a oublié de rendre à la terre, au moyen des engrais, les principes fertilisants enlevés par les récoltes; il s'enrichira en mettant en pratique le grand principe de la restitution.

Chose digne de remarque, dans le temps même où notre production agricole diminuait, celle de quelques pays de l'Europe augmentait. L'Angleterre nous en offre un exemple frappant. Là aussi, un système de culture irrational avait appauvri le sol. Des hommes influents arrêtèrent la décadence qui devait en être la conséquence inévitable. Ils se mirent à la tête du progrès agricole de leur patrie; engraisèrent abondamment leur terres, obtinrent de grands succès, se firent des imitateurs et aujourd'hui la culture anglaise est devenue notre modèle. Agissons de même et nous aurons les mêmes succès, sinon nous courons à notre ruine.

REVUE DE LA SEMAINE

Nous nous empressons de reproduire en tête de notre "Revue de la Semaine" les documents suivants que Mgr l'Archevêque a bien voulu nous transmettre. Dans un de nos précédents numéros, nous avions déjà donné quelques extraits de l'admirable allocution du Saint Père au cardinal Saint Ambroise de Milan, et aujourd'hui nous saisissons avec joie l'occasion qui nous est offerte de la reproduire en entier, ainsi que le document épiscopal qui l'accompagne:

Une Allocution du Pape.

A messieurs les rédacteurs des journaux catholiques du diocèse de Québec.

Archevêché de Québec, 3 mai 1873.

Monsieur le Rédacteur,

Le 6 mars dernier, Notre Saint-Père le Pape adressait au président et aux membres du cercle de Saint-Ambroise, à Milan, une lettre admirable dont je vous envoie le texte latin et la traduction française tirée de l'*Univers* du 19 mars.

Si Sainteté ayant manifesté le désir que cette lettre reçût la plus grande publicité possible, je vous prie de vouloir bien la reproduire dans vos colonnes.

Vos nombreux lecteurs catholiques liront avec respect et avec un intérêt cette énergique protestation du Souverain Pontife contre les envahisseurs de son domaine temporel. Ils verront aussi avec quelle force il s'élève contre les doc-